

folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XX

30^e Année — N^o 3

AUTOMNE 1967

127

FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Domaine de Mayrevieille

par Carcassonne

Secrétaire Général :

RENÉ NELLI

22, Rue du Palais

Carcassonne

Secrétaire :

JEAN GUILAINE

87, Rue Voltaire

Carcassonne

TOME XX

30^e Année — N^o 3

AUTOMNE 1967

RÉDACTION: René NELLI, 22, rue du Palais - Carcassonne

Abonnement : 7 F par an — Prix au Numéro : 2 F.

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques », 7, Rue Trivalle, Carcassonne

Compte Chèques Postaux N^o 20.868 Montpellier.

FOLKLORE

(TOME XX - 30^e Année - N° 3 - Automne 1967)

SOMMAIRE

RENÉ NELLI

A propos de l'« essai » ou épreuve d'amour.

RENÉ NELLI

Un jeu d'origine cathare (?) :

le jeu du « petit bonhomme ».

RENÉ NELLI et URBAIN GIBERT

Deux stèles discoïdales à décor anthropomorphique.

ROGER NEGRE

Langues sœurs.

Proverbes et dictons catalans et occitans.

A propos de l'« Essai » ou épreuve d'amour

L'épreuve d'amour (*assais* chez les troubadours) a joué jusqu'à notre époque un rôle très important dans le rituel érotique d'un grand nombre de peuples, surtout méditerranéens (italien, français du Sud, catalans, espagnols) et se maintient encore, de-ci, de-là, dans le Folklore européen. Elle consistait pour l'homme à « prouver » à une femme qu'il était capable, *par amour pour elle*, de se montrer continent en certaines circonstances et de respecter sa vertu (si elle était fille); bref, il devait faire en sorte qu'elle n'eût pas à craindre, si elle se donnait à lui par la suite (généralement, en mariage légitime) de voir son amour se changer en dégoût, en mépris ou en haine.

Dans le midi de la France — dans les Pyrénées notamment — il était d'usage que le garçon s'introduisit par escalade — avec l'autorisation tacite des parents et selon une sorte de rite — dans la chambre de sa fiancée, et passât la nuit avec elle, couché sur son lit, *mais tout habillé*. Les jeunes gens évitaient, d'ordinaire, de commettre l'irréparable. Les libertés permises étaient codifiées par l'usage. La fille eût très mal jugé le garçon qui n'aurait pas su « se gouverner ». Le garçon eût méprisé la fille, si elle avait montré trop d'impatience ou trop de tempérament. Il n'y a pas très longtemps, dans les villages du plateau du Sommail (Hérault), on observait la même coutume pré-nuptiale. Le fiancé s'introduisait dans la maison de sa promise, quand les parents étaient couchés, et la « nuit d'épreuve » se déroulait à peu près de la même façon, dans la pièce éclairée seulement par les lueurs des tisons.

Dans *l'Antologia del Folklore musical de Espana* (U.N.E.S. C.O.) — *Phonogramme* : *Hispavox* HH-10-108, face 7, n° 7 — *Texte* dans la notice, p.p. 30-31 — figure une chanson recueillie à Ibiza (Baléares) entre 1956 et 1959 qui se rapporte à une coutume du même genre. A en juger par la versification, elle doit dater du 18^e siècle (1). Mais « l'épreuve » a été en usage jusqu'au début de

(1) Le sens général du poème est très clair. Dans le détail — le texte étant très corrompu — il est plein de difficultés. Je remercie ici les romanistes et catalanistes qui ont bien voulu m'aider à l'élucider : M. Jean Séguy, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse, M. Serra-Baldó, de la Faculté de Toulouse, M. Bernadach et M. Julia Gual Masoller. La traduction et les notes qui l'accompagnent sont autant leur œuvre que la mienne.

ce siècle. Elle l'est peut-être encore sous une forme plus libre. Les fiancés, avant le mariage, faisaient une escapade qui, en réalité, était un *assais*. La jeune fille y « éprouvait » l'honnêteté de son futur mari — car, en aucun cas, elle ne devait se donner totalement à lui avant le mariage — et surtout la *qualité* de son amour, lequel ne devait pas se confondre avec le désir physique susceptible de s'éteindre après la satisfaction. Mais le jeune garçon éprouvait, de son côté, la vertu, la retenue de la jeune fille, qui eût tout perdu à se montrer trop enflammée.

Ce qu'il y a d'intéressant dans le texte que nous reprenons ici, c'est que *le garçon y met la fille à l'épreuve, autant que la fille le garçon*. Chez les troubadours, l'épreuve était *unilatérale*. La dame expérimentait son pouvoir sur l'amant, et sa volonté de continence relative (et provisoire), mais celui-ci ne « jugeait » pas la dame.

Pour le reste, le poème n'apporte rien de nouveau. Le *nôvi* (fiancé) se montre héroïque et prêt à sauter par la fenêtre plutôt que de « déshonorer » celle qui a eu confiance en lui. A l'issue de l'épreuve, il pourra répéter ce que dit le personnage d'une *cobla* catalane :

Même le Saint-Père de Rome
Ne ferait pas ce que j'ai fait :
dormir avec toi une nuit
et ne pas toucher à ton corps.

EL CUANTRE (1)

HOMBRE :

*Jo i aquesta al-lota (2) sembla
Qu'anit ens hem de provar ;
I si tems pressa, comença
Quant acabi de redoblar.*

(1) Ce titre est obscur : l'opposant ? la contradiction ? **Fer la contra** : « porter la contradiction ». La **cuantre** est une déformation de **contra**. Le dictionnaire de Moll donne justement cette variante pour Ibiza. Comme il s'agit d'une sorte de dialogue entre un homme et une femme, on peut considérer que la réponse est une **contra** ou **cuantre**. Peut-être faut-il traduire simplement par **Débat**.

(2) On appelle **al-lota**, à Ibiza, toutes les jeunes femmes. Le mot semble être une déformation de **Arlot** (en provençal : **Arlot**, gueux). Certains érudits pensent, toutefois, qu'il vient de **illa**, **illot**. Une **al-lota** serait une habitante de l'île.

MUJER :

*J'em contes poc paciente
Voler-me manifestar.
Si vols anar devant sempre
Jo no-t vendré a molestar.*

HOMBRE :

*Si em guardes aqueste respect
Jo te d'arribar estimar
I et daré s'avinentessa (3)
Si veitg qu'et sé comendar.*

MUJER :

*Ai ! bon Jesus, quina idea !
Com em vols experimentar !
No heu sabré hasta ser a jeure
I en es llit no-t sabras guardar.*

HOMBRE :

*Jo encreuaré una perxa
Que no-t pugues atracar,
I es llit prop de sa finestra
Si mai l'hagués de saltar.*

*Jo i aquesta al-lota sembra
Qu'anit ens hem de provar.*

(Recueilli à Ibiza, entre 1956 et 59.)

TRADUCTION

Le débat (ou la contradiction)

L'HOMME :

Cette jeune fille et moi, il semble
que cette nuit nous allons nous mettre à l'épreuve ; (4)
Et si tu es pressée (5), commence
dès que j'aurai fini la trille (6).

(3) L'article *el, la*, dans les îles Baléares et en différents lieux de la côte catalane, est remplacé par *es* (masculin) et *sa* (féminin), *s'avinentessa, l'avinentessa*; *es llit, el llit*.

(4) *Provar* est parfois employé par les troubadours dans ce sens : *Ma dona m'assai' e-m prueba* (Guillaume IX, *Farai chansoneta nueva*, 3).

(5) « Si tu es pressée » (si *tens pressa*) : sens peu satisfaisant. Les filles, traditionnellement, ne devaient pas, en amour, se montrer *impatientes*. Cependant, strophe 2, celle-ci répond : tu me juges bien peu patiente. On peut aussi comprendre : si *temps pressa*, si le temps presse : si nous manquons de temps pour faire l'épreuve.

(6) Ou : dès que je finirai de battre le tambourin ?

LA FEMME :

Tu me juges bien peu patiente
[et penses] (7) que je vais me déclarer (8).
Si tu veux aller toujours de l'avant,
je ne viendrai pas te gêner (9).

L'HOMME :

Si tu me gardes ce respect (10)
J'arriverai bien à t'aimer.
Et je t'en donnerai l'occasion,
si je vois que je peux te commander (11).

LA FEMME :

Ah ! Doux Jésus, quelle idée !
Comme tu veux me mettre à l'épreuve !
Je ne le saurai qu'au moment où nous serons couchés
et dans le lit tu ne sauras pas te retenir (12).

L'HOMME :

J'y planterai une perche (13)
afin que tu ne puisses pas t'approcher,
et (je mettrai) le lit près de la fenêtre
pour le cas où je devrais le sauter.

Cette jeune fille et moi, il semble
que cette nuit nous allons nous mettre à l'épreuve.

(7) Il faut ajouter ces deux mots.

(8) **Manifestar** : me déclarer, découvrir mes sentiments. Une fille ne devait pas être prompte à manifester ses sentiments amoureux.

(9) Sens obscur : La fille veut-elle dire ironiquement, « si tu es pressé, passe devant : Je ne t'empêche pas » (mais ne te suivrai pas) ou, au contraire, « Tu pourras, dans l'essai, pousser tes avantages (ceux que la coutume autorise) ; je ne m'y opposerai pas » ?

(10) Si tu me gardes ce respect : si tu as de tels égards pour moi ? On s'attendrait plutôt à ce que ce soit la femme qui prononce ces paroles (la femme ne devant aimer que celui qui, le cas échéant, est capable de la respecter) ou bien, à Ibiza, faisait-elle tout son possible pour mettre l'amant hors de lui, au point qu'il devait la rappeler à la vertu ? Cette strophe me paraît corrompue.

(11) Ici, on est étonné d'entendre l'homme parler ainsi : « Si je vois que je puis te rappeler à... la continence » (?)

(12) En revanche, cette strophe est très claire et tout à fait conforme à ce que nous savons de l'**Assai** courtois. C'est ici la femme qui met en doute, comme il est naturel, la volonté stoïque de l'amant : « tu ne sauras pas te retenir ! » La correction proposée par M. Gual : **No-t-sabré guardar** (« je ne saurais pas te garder ») ne me paraît pas soutenable.

(13) La perche au milieu du lit est l'équivalent de l'épée qui sépare les amants, dans les romans courtois, et les empêche de céder à la tentation. Ici, l'amant est prêt à sauter par la fenêtre, si les tracasseries de la jeune femme — et le désir naturel — mettent sa patience à trop rude épreuve. Pour respecter son amie, selon les conventions de l'**Assai**, il ira jusqu'à la fuir.

UN JEU D'ORIGINE CATHARE (?)

le jeu du "petit bonhomme"

M. Aurelio Rigoli, dans son article sur « *il concetto di sopravvivenza nell' opera di G. Pitre* » (1) est amené à décrire un jeu d'enfants bien connu en Sicile : *A la meccu*, dont E.B. Tylor a parlé dans *Primitive culture...* vol. I, pp. 69-70. Ce jeu a été, également, très répandu en France, surtout dans le Midi. Les enfants se mettent en cercle ; l'un d'eux allume un bout de chandelle et la passe à un autre en disant : « Petit bonhomme vit encore ». A tour de rôle chacun répète ces paroles et se hâte de passer la flamme à son camarade. Celui entre les mains de qui la chandelle s'éteint — on dit en ce cas que le petit bonhomme est mort — doit payer une amende.

E.B. Tylor (cité par M. Aurelio Rigoli) croit que ce jeu se ressent de la mentalité anti-hérétique du VIII^e siècle. Il rappelle que toutes les sectes hérétiques ont été accusées par les défenseurs de la religion officielle de mêler des rites abominables à leurs cérémonies secrètes. Les païens lançaient les mêmes accusations contre les Juifs, les Juifs contre les chrétiens, « et les chrétiens passèrent maîtres dans l'art de calomnier leurs adversaires, mêmes ceux dont la vie morale paraît avoir été exceptionnellement pure. Les manichéens furent l'objet de calomnies semblables. Puis, les Pauliciens considérés comme leurs successeurs et dont le nom reparait au Moyen-âge en connexion avec celui des Cathares ». On sait que les Cathares français et italiens s'appelaient eux-mêmes *Boni homines* (bons hommes).

Les premiers Pauliciens avaient suscité la colère des orthodoxes en condamnant le culte des images sacrées et en traitant d'idolâtres ceux qui les vénéraient. Aux environs de 700 après J.-C., Jean d'Ossun, patriarche d'Arménie, écrivit contre la secte une violente diatribe, où il utilisait les accusations du type anti-manichéen habituel, et d'une façon qui intéresse notre propos : il déclare qu'ils (les Pauliciens) blasphémaient en appelant les orthodoxes adoreurs des images ; qu'ils adoraient le soleil et qu'en outre ils mélangeaient de la farine de blé avec le sang d'un enfant et qu'avec cette mixture ils célébraient leur communion. « Quand ils ont torturé un enfant premier-né, ils se le passent de

(1) Aurelio Rigoli, *il concetto di sopravvivenza nell'opera di G. Pitre* ; Palermo, Montaina, 1959 ; pp. 19-20.

main en main, à tour de rôle, et celui dans les mains de qui l'enfant expire, ils le vénèrent comme ayant obtenu la première dignité de la secte. »

Pour expliquer la correspondance de ces détails atroces avec le divertissement des enfants siciliens, il n'est pas nécessaire, ajoute Tylor, d'admettre que le *jeu du petit bonhomme* date de l'époque des bons hommes, ni qu'il a été directement inspiré par eux. Il devait exister depuis longtemps déjà. Le patriarche d'Arménie, qui n'en était pas à une colonnie près, a simplement attribué aux Pauliciens la coutume impie de jouer avec le corps des nouveau-nés comme les enfants de son pays jouaient avec des brandons.

* * *

Que devons-nous penser de l'interprétation suggérée par Tylor, en ce qui concerne, du moins, le jeu occitan (et français) et ses rapports possibles avec le catharisme méridional ?

Il est certain que ce jeu a été pratiqué dans le Midi de la France à peu près de la même façon que *A la meccu* sicilien décrit par M. Rigoli. (Je me souviens moi-même d'avoir joué au *papier enflammé*). Mais je n'arrive pas à me rappeler le nom qu'on lui donnait, ni les règles exactes qu'il fallait observer.

Les Cathares — il est vrai — ne sont pas les Pauliciens, ni les manichéens antiques. On a, certes, beaucoup calomnié les cathares, mais je ne crois pas qu'on leur ait jamais reproché l'abominable coutume attribuée par le patriarche d'Arménie aux Pauliciens de son temps. S'il existe un rapport entre le « petit bonhomme » et les bons-hommes — ce dont je ne suis pas certain — il doit avoir une tout autre signification (que je ne saurais, d'ailleurs, préciser).

La question conserve cependant quelque intérêt. C'est pourquoi nous soumettons à nos lecteurs audois et ariégeois le bref questionnaire suivant, en espérant qu'ils voudront bien nous communiquer ce qu'ils savent de ce jeu. Nous les en remercions très vivement :

- 1) Quel était — en français ou en occitan — le nom du jeu ?
- 2) Comment se pratiquait-il exactement ? Quelles étaient les paroles prononcées ?
- 3) Attribuait-on à ce jeu une signification traditionnelle spéciale ? Y jouaient-on de préférence à certaines époques de l'année ? Lesquelles ? En certaines circonstances ? Lesquelles ? Les « vieux » avaient-ils une opinion particulière sur ce divertissement de leur enfance ? Le rattachaient-ils à quelque légende ?

DEUX STÈLES DISCOÏDALES A DÉCOR ANTHROPOMORPHIQUE

On peut voir à Lavalette (Aude), encastrées dans le mur du cimetière, à droite et à gauche de la porte d'entrée, deux stèles discoïdales qui ont été placées là comme ornement à une époque assez récente. Elles proviennent du cimetière même et y ont été découvertes lorsque la mairie fit procéder à divers travaux de réfection et de consolidation des murs.

Celle de gauche, assez grossièrement sculptée et très fruste, ne porte aucun décor au revers. Ou, s'il y en a eu un, il n'est plus visible. Sur l'avvers est représenté un personnage *levant la main droite* — une main *largement ouverte, aux doigts écartés, bien séparés* et coudant son bras gauche de façon à ce que la main vienne reposer sur la hanche. Actuellement les taches de lichen rongent le visage de sorte qu'on distingue malaisément ses traits. La chevelure descend jusqu'aux oreilles, de part et d'autre du front, évoquant la perruque du XVIII^e siècle. Un œil, très en relief, le nez bien marqué, sont encore discernables. Le diamètre de la stèle mesure 0 m 35 environ. Autant qu'on en puisse juger, car il est engagé presque tout entier dans la maçonnerie, le fût doit avoir 0 m 15 de largeur.

La stèle de droite est beaucoup mieux conservée. Elle est ornée, au revers, *d'une belle croix grecque* (à branches égales) inscrite dans un cercle et conforme au type si répandu dans diverses régions occitanes et surtout en Lauragais. Sur l'avvers figure un personnage à peu près identique à celui de l'autre stèle — même visage, même chevelure, même gros yeux à fleur de tête — mais mieux dessiné et surtout moins usé. Le mouvement du bras droit, très coudé, et l'angle formé par le bras gauche y sont beaucoup mieux marqués. La main droite est plus petite, mieux proportionnée : elle est largement ouverte et non point « bénissante ». La main gauche doit s'appuyer sur la hanche du personnage, mais elle est cachée par le mur dans lequel la stèle est assez profondément engagée.

Du fait que ces stèles ont été rapprochées par les circonstances, elles ont l'air d'être deux pendants. En réalité, il n'est pas sûr qu'elles soient exactement contemporaines. Celle de gauche semble avoir été exécutée, après coup, sur le modèle de celle de droite, qui est plus habilement sculptée et *dont les deux faces sont*



Photo VAQUIÉ

STELLES DISCOÏDALES DE LAVALETTE - Aude.
En haut: Stèle de gauche - En bas: Stèle de droite

ornées. Mais dans les deux cas nous avons affaire à des œuvres d'art populaire, dues probablement à des artisans locaux assez maladroits (l'un, cependant, moins que l'autre).

* * *

C'est leur appartenance à l'art populaire qui nous empêche de les dater même approximativement : sont-elles du XIII^e siècle ou du XVIII^e ? C'est la grossièreté de leur style qui rend si malaisée toute interprétation de leur décor. On penserait d'abord à des personnages bénisseurs : Jésus-Christ ? Saint Jean-Baptiste ? Mais lorsqu'on y regarde de plus près, l'association des deux gestes : *la main gauche à la hanche, la main droite levée vers le ciel*, retient l'attention, paraît quelque peu insolite : C'est l'attitude stéréotypée dans laquelle sont représentés les personnages des stèles bogomiles de Yougo-Slavie. S'il est difficile d'admettre que le Bogomilisme a influencé *directement* la tradition iconographique hétérodoxe de nos régions, il n'est pas interdit d'attribuer une origine commune — et plus ancienne — aux symboles bogomiles et aux symboles cathares. Nos stèles de Lavalette seraient-elles cathares ? Je ne le pense pas. Aux XII^e et XIII^e siècle, il semble que la stèle discoïdale « à croix grecque inscrite dans un cercle » ait constitué le type le plus répandu de monument funéraire *chez les catholiques comme chez les hérétiques*. Et l'on sait que la forme générale — d'allure anthropomorphique — de ces stèles, et même leur décor habituel : la croix grecque (*symbole solaire*), se retrouvent dans bien des pays, très éloignés les uns des autres, où ni le Bogomilisme ni le Catharisme n'ont jamais pénétré.

Il reste, cependant, que les ressemblances thématiques sou-vent indiscutables existant entre les monuments bogomiles — il y a en Bulgarie, à *Golemo-Malovo* notamment, des stèles à croix grecques *exactement semblables aux stèles méridionales* — et quelques monuments d'inspiration *peut-être hétérodoxe*, présentent un grand intérêt et mériteraient d'être systématiquement relevées. Que l'on voie dans leur personnage « à la main levée » le héros traditionnel du bogomilisme, ou un saint chrétien maladroitement sculpté, ou même, simplement, l'image du mort *reposant de la main* tous ceux qui tenteraient de fouler sa sépulture, les stèles de Lavalette (1) ont ceci de très remarquable qu'elles sont, en Languedoc, les seuls monuments funéraires de ce type, à ma connaissance, qui présentent un décor anthropomorphique associé à la croix grecque.

R. Nelli et U. Gibert.

(1) Elles figurent dans l'*Inventaire supplémentaire des monuments historiques* depuis le 27 Septembre 1948.

LANGUES SŒURS

PROVERBES et DICTONS

CATALANS et OCCITANS

(Une étude de M. l'abbé Albert Cazes sur les « dictons, légendes et proverbes du pays catalan », publiée en Juillet-Août 1964 par l'excellente revue CONFLENT dans son numéro 22, avait attiré notre attention. Dans une lettre au directeur, Robert Lapassat, à qui nous lie tout un passé de souvenirs et d'affectueuses relations de professeur à élève, nous fîmes, au fil de la plume, quelques rapprochements entre les moyens d'expression des langues sœurs, c'est-à-dire du catalan et de l'occitan, sur le plan des dictons et des proverbes. Il en est résulté une première étude publiée en Septembre-Octobre 1964 (n° 23) par CONFLENT, puis une seconde en 1966 (n° 32), de la présentation de laquelle nous extrayons ces quelques lignes : « ... nous avons eu l'impression très nette que ce n'est pas seulement aux Etats-Unis que la frontière a été longtemps une « moving line », c'est-à-dire une ligne de démarcation fluctuante. En effet, la frontière entre le pays catalan et sa proche « gava-chèria » ne semble avoir jamais rien eu de bien rigide, et, par-delà les caprices et les fantaisies de l'administration et de la politique, les cœurs ont toujours dû battre et les esprits vibrer à l'unisson dans ces deux rameaux voisins de la Patrie Romane. »

Nous ne croyions pas si bien dire, puisqu'une troisième et dernière étude a paru dans CONFLENT (n° 36, Novembre-Décembre 1966). Il nous a semblé que les lecteurs de FOLK-LORE pourraient être intéressés par ces rapprochements et ces digressions. Nous aurions pu les grouper par centres d'intérêt ou en faire une étude méthodique... Mais nous avons craint qu'un manque de diversité, une pointe d'ennui ne leur enlève en partie la spontanéité et la fraîcheur qu'ils ont sous la plume de l'abbé Cazes et que nous nous sommes efforcé de leur conserver sous la nôtre. C'est donc à une promenade au hasard des chers sentiers du folklore et sans aucun but précis que nous vous convions aujourd'hui.)

Un certain nombre de proverbes et dictons catalans, recueillis par M. l'abbé Cazes, éveillent en Languedoc un écho certain. Qu'on en juge :

*A Bages no hi vagis,
(A Bages, n'y va point !),*

donne chez nous

Arzens, bonas tèrras maisantas gens,
(Arzens, bonnes terres, mauvaises gens !)

Transposons sur le plan strictement local. Arzens, commune du canton de Montréal-d'Aude, n'a jamais joui auprès de ses proches voisins du préjugé favorable, à cause de vagues querelles de clocher, ou d'une plus ou moins grande richesse, zizanies dont l'origine, pourrait-on dire, se perd dans la nuit des temps. On reproche surtout aux gens d'Arzens leur caractère difficile et une pointe de suffisance. Mais qui leur jettera la première pierre ?

Fa com la gent de Canet : la casa bruta i el carrer net,
(Elle fait comme les gens de Canet, la maison sale et la rue propre !)

Miralh de carrièra, fumarièr d'ostal,
(Miroir de rue, fumier de maison !)

Transposons non plus sur le plan local, comme ci-dessus, mais sur le plan familial. On dit, en effet, d'une file trop coquette, qu'elle est à la fois un miroir et un fumier. Inutile de donner plus ample commentaire.

(No) som pas de Bula,
(Je ne suis pas de Bula !),

a, dans notre pays, un équivalent :

Aici, tornam jamai dire la messa pels sords,
(Ici, on ne reedit pas la messe pour les sourds !)

Expliquons un peu : l'abbé Cazes dit que les gens de Bula, dans les Pyrénées-Orientales, avaient fait un jour une procession tellement réussie qu'ils la refirent par plaisir. Avec une vague réminiscence de la procession et de l'église, nous avons brodé sur le même thème ; mais il faut avouer que notre façon de dire n'a pas l'avantage de l'originalité. Ah ! cette messe pour les sourds : Comme on en use et en abuse !

Tard hi vaig, poc ne faig, d'hora m'entorni,
(J'y vais tard, j'en fais peu, je reviens de bonne heure).

Pas un mot de changé quand les mauvais travailleurs du Razès prennent la même devise !

Eixerit com aquell ocell que li diuen el bou,
(Dégourdi comme cet oiseau qu'on appelle le grand-duc).

Nous paraphrasons un peu plus, et nous disons :

Degordit coma l'aucèl de sant Luc, que l'apèlan lo biòu,
(Dégourdi comme l'oiseau de St-Luc, qu'on appelle le bœuf)

C'est ce que le dicton catalan donne en pur parler « gavach ». Mais il serait intéressant de savoir si *el bou*, en catalan, ne signifie pas aussi : le bœuf. Il semble que le dicton languedocien soit

plus riche, ait une ironie plus mordante que le dicton catalan. Le bœuf, même quand l'évangélique de Cambridge allège sa structure massive à l'aide d'une majestueuse paire d'ailes, comme le sculpteur de Venise l'a fait pour le lion de St-Marc, est un animal essentiellement lourd, et le balourd à qui on le compare est généreusement servi !

Qui ha fet avui fara dema
(Qui a fait aujourd'hui fera demain !)...

Qui a fait dilus fara dimars,
(Qui a fait lundi fera mardi)

Sans commentaire, n'est-ce pas ?

Per la fam els burros mengem l'agram,
(Par faim, les ânes mangent le chiendent !)

La fam fa mangar d'agram,
(La faim fait manger du chiendent !)

Une variante : « *fa manjar d'esussets* », une plante qui pousse sur le bord des chemins et des rivières et porte des fruits noirs groupés à la manière des fruits du sureau. Elle a, comme ce dernier, une odeur forte et désagréable. Rien en somme d'une nourriture de choix, même pour un âne que les chardons ne rebutent pas !

Qui gita pedretes gita amoretes,
(Qui jette de petites pierres jette des amourettes !)...

Pas un mot de changé chez nous dans ce très vieux proverbe qui semble se perdre dans la nuit des temps.

Ten-te aqui, que mai cauras,
(Tiens-toi ici pour ne jamais tomber).

Equivalent en occitan :

Arrapa-te a l'erba,
(Accroche-toi à l'herbe),

autant vaut dire à n'importe quoi, car l'herbe « ne tient guère le coup ». Mais quand on n'a pas le choix des moyens...

Tot pa reven sopa,
(Tout pain se réduit en soupe !)

Mon ami de la Caussade ne s'exprime pas autrement quand il veut bien marquer qu'un coup donné en appelle un autre tôt ou tard. A peine ajoute-t-il un mot :

Tot pan trempat te reven en sopa !,
(Tout pain trempé te revient en soupe !)

En somme, qui sème le vent récolte la tempête... On ne récolte que ce qu'on a semé... Il ne faut pas tremper le pain si on n'aime pas la soupe.

Tal faras, tal trobaras,
(Ainsi tu feras, ainsi tu trouveras).

Nous disons plus simplement :

Per tu fas!
(C'est pour toi que tu agis),

donc, ne te plains pas si les choses tournent mal.

A la baixada, tots los sants ajuden,
(A la descente, tous les saints aident).

Nous gardons l'image, mais en la complétant :

En davalant, totis las sants ajùdan ; en montant, arranca-pets.
(En descendant, tous les saints vous aident ; à la montée on pète à force de tirer !)

Anar d'Herodes a Pilat,
(Aller d'Hérode à Pilate)

Passant de l'histoire sainte au latin avec une pointe d'humour, nos vieux disaient :

Anar de Victoribus a gaucha,
(Aller des vainqueurs à gauche !)

Très vieux dicton au sens assez obscur : aller de droite, du côté des vainqueurs ou des élus, de la place de choix, à gauche. Perte indéniable de prestige, peut-être d'avantages matériels. *Quo non descendam*, serait-on tenté de dire. En bon français : perdre au change... aller de Charybde en Scylla... aller de mal en pis. Ce mélange de latin d'église et de languedocien, souvent avec une forte pointe d'ironie et un certain manque de respect, ou par simple souci de sonorité verbale, se retrouve parfois, sans liaison raisonnable avec le contexte, dans des chansons de chez nous qui rappellent les contines. Nos grands-mères s'en servaient, sans crainte de mécontenter M. le Curé, pour endormir leurs petits enfants.

Far diaca i subdiaca,
(Faire diacre et sous-diacre !)

Partout où il y avait des offices célébrés en grande pompe, on avait la tentation de transposer ce proverbe. Nous disions aussi à Montréal et dans les paroisses voisines :

Far diacre e josdiacre,

pour une fille dont le jupon dépassait sous la robe. Un autre dicton est tout aussi imagé et expressif, sur un autre plan, pour marquer le rachitisme des enfants dans une famille déficiente sous le rapport de la santé. C'est avec verve, avec méchanceté même, qu'on constate :

Los sius mainages faràn la procession jos lo lèit.
(Leurs enfants feront la procession sous le lit).

C'est même l'abondance dans la méchanceté, étalée elle aussi sur le plan de la pratique religieuse. Simple ironie par contre, sans la moindre trace d'irrespect, dans ces deux transcriptions du latin d'église :

Quin sant que siague, ora pro nobis !

(Quel que soit le saint, qu'il prie pour nous !)

Si on abandonne le latin, on retrouve la même saveur dans le dicton : « *Fague ço que voldra, mas que porte !* » (qu'il fasse ce qu'il voudra, pourvu qu'il « crache »). Ou encore, en revenant à ce latin qu'on a de la peine à quitter :

Es totjorn lo même sicut erat !

(C'est toujours la même rengaine).

Change de disque, dirait-on même aujourd'hui.

Que hem de fer ? Vendre la casa i anar a lloguer.

(Que nous faut-il faire ? Vendre la maison, et aller payer loyer).

Cela devient, chez nous :

Avèm negat la cavala, tant val negar lo polin.

(Nous avons noyé la jument ; tant vaut noyer le poulain).

Gribouille, pour fuir la pluie, ne s'était-il pas jeté à l'eau ?

Creixer com merda al sol.

(Grandir comme merde au soleil).

C'est la même comparaison que nous employons, avec un réalisme qui est empreint d'une certaine férocité, pour marquer qu'un enfant ne « profite » pas, s'étirole. On a la dent dure à la campagne !

Li'n manca una llossada.

(Il lui en manque une louchée !)

Le Français est plus généreux, si l'on peut dire, et va jusqu'à la livre ou au kilogramme pour un demi-fou. Par contre, quand il ne s'agit que du simplet du village, il dit :

L'an servit amb una cassa !

(On l'a servi avec une louche !),

et c'est là qu'il retrouve le catalan.

Fer Pasques abans dels rams.

(Faire Pâques avant les Rameaux !)

Hélas ! Il ne s'agit pas d'une simple lecture du calendrier liturgique. Un proverbe, dans la Sarthe, disait, dans ce cas, de la pauvre fille qu'elle « portait son profit par devant ».

Arribar i moldre.

(Arriver et moudre !)

Nous avons, en occitan :

I anar d'arreu,

(Y aller dare dare, ne pas perdre de temps).

S'acaba de pèdre.

(Il finit de se perdre !)

Cela devient, dans notre coin du Languedoc :

Amb una malautia atal, s'i veirà pas mai los uèlhs !

(Avec une autre maladie de ce genre, on ne lui verra plus les yeux !)

et ceci par antiphrase, comme en catalan, et même avec un soupçon de jovialité. Au contraire, on dit, non san pitié, d'un perpétuel égrotaut, toujours prêt à rendre l'âme :

Fa piu, piu, mas s'arrapa a la vida !

(Il piaule toujours, mais s'accroche à la vie !)

Nous ne nous faisons pas trop d'illusions sur la richesse et l'originalité de certains de ces proverbes de nos voisins catalans et de notre cher pays occitan, qui font pourtant partie, purement et simplement, du folklore de la Patrie Romane. Mais n'est-il pas humain de chérir ce qu'on a cueilli il y a bien longtemps sur les lèvres d'une « *ménina* » ou d'une « *abuèla* », d'une bonne et douce personne qui disait volontiers, quand on la taquinait un peu sur l'importance exagérée qu'elle accordait aux survivances d'un passé très cher :

Pichon miu, que tant t'estimi !

(Ce petit mien, comme je l'aime !)

Et comme nous la comprenons ! Nous la comprenons tellement que nous n'hésitons pas à poursuivre dans le même esprit. Qu'on en juge d'après cette nouvelle série de rapprochements :

Va de Villafranca.

(Cela vient de Villefranche !)

Rapport verbal, certes ! Nous disons de même, en Languedoc, et surtout dans le Razès et dans le Lauragais :

Es pas de Donaza !

(Il n'est pas de Donazan), ou (de Donzac !),

avec un jeu de mots qui a plus de poids que d'esprit, pour marquer qu'il ne faut pas « lui » parler de donner, que « *Donnes-en* » lui fait mal au cœur. Ce dicton est à rapprocher d'un autre tout aussi savoureux :

A pregat sant Nazàri !

(Il a prié St-Nazaire !)

et il l'a fait non par dévotion pour le saint patron du diocèse, mais à cause du nez plus qu'avantageux dont il est affligé !

On dit aussi dans la région de Limoux, en Razès :

Es de Magrio,

(Il est de Magrie !)

il est maigre comme un clou. Le jeu de mots est facile à deviner, car Magrie est un village, mais « *magre* » est un adjectif occitan qui signifie maigre ! Peut-être la terre est-elle maigre à Magrie ?

Serdinyà en te tant d'orgull per un xic de vi que cull!

(Serdinyà a bien de l'orgueil pour un peu de vin qu'il a !)

La partie à l'est d'un coin du Razès dépendant de notre commune (Montréal - Aude) se nomme depuis le Haut-Moyen-Age « *Munus de Malapera* », par quoi il faut entendre male pierre, mauvais terrain. Le dicton de chez nous au sujet de la Malepère n'est pas plus tendre que celui que rapporte l'abbé Cazes au sujet de Serdinyà :

Tèrra de Malapera, val tres francs la corsa de la lèbre!

(Terre de Malepère, trois francs la course du lièvre !)

Et Dieu sait si le lièvre court vite quand ce n'est pas celui de la fable !

Es com la mare de Déu de Rodès, mes la paren, mes « leda » es.

(Elle est comme la Vierge de Rodès, plus on la pare, plus elle est laide !)

Evidemment, on ne prête qu'aux riches ! Mais il semble difficile de croire qu'au pays des « Vierges ouvrantes » et des « Vierges ouvertes », du Dévôt Christ de Perpignan, du Christ de la Llagone, du Christ de la Trinité, au pays des fresques romanes, même si elles se sont en... volées vers Aix et si elles ont toutes les peines du monde à revenir à Arles, des gens aient plus prendre pour « leda » une « mare de Déu » sortie « *nigra sed formosa* » d'un ciseau maladroit, il y a six ou sept siècles ! Les gens de chez nous ont la dent plus dure quand ils disent d'un homme qui n'a pas le sou :

Es desargentat coma lo calici de la Cassanha,

(Il est désargenté comme le calice de la Cassaigne !)

Dans le Lauragais, on prête aussi généreusement à La Cassaigne qu'à Baixas en pays catalan, et ce n'est pas peu dire !

Poble de Pi, n'ets aumentat de « grade », diuen la gent que n'ets un Perpinnyà.

(Village de Pi, tu as augmenté en grade ; les gens disent que tu es un Perpignan !)

A rapprocher d'un dicton célèbre chez nous :

Se crei Miraval,

(Il se croit Mireval !)

Pour un village, il y a vraiment de la suffisance à se prendre pour Mireval, dont le château fut jadis une petite merveille, et pour un homme à se prendre pour le chevalier-troubadour Raymond de Miraval, même si le château connut vite une moindre splendeur et si Raymond était plus prodigue de ses charmes, certains, que de sa richesse, assez problématique.

Il est aussi des devinettes à partir de noms de villages. Pour le pays catalan, par exemple :

On es, pel Conflent, que es fa vi de Bordeus ?

(Où est-ce, en Conflent, que l'on fait du vin de Bordeaux ?)

Il faut faire semblant de chercher, et rire bien fort, avant de répondre :

Es à Catllà que es fa vi de « Vora d'Eus »,

(C'est à Catllà que l'on fait du vin de « bord d'Eus »,
phonétiquement Bordeaux).

Nous en avons aussi en pays occitan :

Ont es lo vilage qu'amb un cagarot d'aiga se fa una semal de salça ?

(Où est le village où, avec un escargot d'eau, on fait une pleine comporte de sauce ?)

Et la réponse arrive, sans trop attendre : Fanjaus !

Qui va a Baixas (no) en torna pas.

(Qui va à Baixas n'en revient pas !)

Nous avons entendu à la Radio, le 25 Février 1965 :

Lo que va a Liborna, jamai no s'en torna !

(Celui qui va à Libourne n'en revient jamais !)

Lo que va a Malras, s'en torna pas.

(Celui qui va à Malras n'en revient pas !)

Simple question d'assonance, de richesse verbale, qui se prêtent à d'innombrables variantes. Cet hommage rendu à Libourne, à Malras et à Baixas nous plaît tout autant que : « Voir Carcassonne et mourir ».

Es el sol de Montalbà que tot just arriba, je se'n va.

(C'est le soleil de Montalbà ; il n'a pas le temps d'arriver qu'il s'en va).

En Languedoc, nous avons dans ce genre :

Solel de Montalban, que fa fumar las pèiras.

(Soleil de Montauban, qui fait fumer les pierres !)

Le soleil qui se montre entre deux ondées embue simplement les pierres, sans fâcheuses conséquences. On dit aussi chez nous, ou du moins on disait, car bien des choses ont changé en peu de temps :

Un protestant de Montalban

(Un protestant de Montauban !)

et on ne savait pas pourquoi on disait cela avec le préjugé défavorable. Un vague souvenir restait peut-être des guerres d'antan, car notre village ne fut pas épargné par les protestants, les religieux. Le feu fit alors fumer les pierres, mais Vatican II est fort heureusement, passé par là.

Despres d'un temps en ve un altre.

(Après un temps en vient un autre !)

Nous avons, à un mot près, le même dicton :

Après un temps ne ven un autre.

Inutile de retraduire ; et nous tirons la philosophie de la chose en conseillant :

Daissa far lo boès !

(Laisse le bois se faire !),

autrement dit : laisse au bois tout le temps qu'il faut pour mûrir, prends patience, laisse pisser le mérinos, (sans savoir, pour ce dernier équivalent, quelle peut bien être la liaison de cause à effet.

(No) es pas de la primera llapinada

(Il n'est pas de la première portée de lapins).

Nous avons moins de fantaisie. Ces lapins de la première portée ont bien des chances d'être quelque peu déficients, d'être un peu ratés. Nous disons de celui qui est bien armé dans la lutte pour la vie, qui sait se défendre, que rien n'étonne ni n'arrête :

Es pas nascut d'ier,

(Il n'est pas né d'hier) ;

Es pas nascut de la darnièra plèja,

(Il n'est pas né de la dernière pluie !)

Cada oller alaba ses olles.

(Chaque potier vante ses pots !)

Ici aussi, nous avons moins de fantaisie :

Cadun vanta sa marchandisa,

(Chacun vante sa marchandise !),

mais que cette marchandise manque de nerf et de relief à côté des olles du Roussillon, ou des poteries que les âniers apportaient d'Espagne !

Son com cul i camisa.

(Ils sont comme cul et chemise).

Pas un mot n'est changé ici :

Son tiol e camisa.

Inutile, encore une fois, de retraduire. Mentionnons qu'on trouverait la même remarque dans d'innombrables dialectes. Une variante un peu plus verte tout de même :

Pichan totis a un trauc,

ils se servent tous du même pot, ils sont en somme de la famille, ils mettent tout en commun.

Pots simple corre !

(Tu peux toujours courir !)

Pas un mot de changé ici non plus. C'est la même façon de décourager des espoirs vraiment trop optimistes.

Per fer les cosas ben fetes, les cal fer dos cops.

(Pour que les choses soient bien faites, il faut les faire deux fois).

Notre façon de nous exprimer est plus concise :

Dos cops vàlon mai qu'un,
(Il vaut mieux deux fois qu'une).

Le poète, plus prolixe, était pourtant plus élégant : « Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage... »

Cap a casa manca gent
(Vers la maison, il manque du monde !)

Nos paysans sont plus terre-à-terre :

Cal tornar a la grupia,
(Il faut revenir à la crèche !),

à la crèche, donc à la soupe, à l'essentiel, même quand il ne s'agit pas de la « grande grupia », d'un banquet officiel !

Qui oli maneja els dits s'en unta.
(Qui touche de l'huile trouve ses doigts onctueux).

Nous disons de celui qui tire la couverture à lui, qui tire avantage de la situation, qu'il

Se graissa las unglas !
(Il se graisse les ongles !)

Tant en sap pel full com per les cobertes.
(Il en sait autant par les pages que par la couverture !)

Ceci nous rappelle un de nos camarades de collègue qui passait les trois heures de l'étude du soir penché sur son livre pour ne pas se faire punir, mais sans jamais se demander si le livre était au droit ou à l'envers. Et nous n'oublions pas ce que nous disait, dans le même esprit, un de nos très bon amis natif de Clairà pour rendre la même idée, en parlant d'un de ses camarades de classe du Collège Arago :

Es un cap de mastre
(C'est un socle au jeu des palets),

ce socle dur, sur qui portaient tous les coups ; pour faire choir les sous ; ou encore :

Es un cap de poc aprene,
(Il a la tête dure !)

ce qui correspond chez nous à :

A pas bon cap
(Il n'a pas bonne tête),

ou encore :

Es un borriquet,
(C'est un âne !)

« Borriquet » sur le plan des études a un sens très limité ; le féminin a un sens tout-à-fait différent !

Qui fa com els altres no es ni boig ni sabi.
(Qui fait comme les autres n'est ni fou ni sage !)

Notre équivalent est plus condensé, mais pas plus joli :

Le pauc e lo trop gastan lo joc,
(Le peu et l'excès gâtent le jeu).

Qui tot ho vol, tot ho perd,
(Qui veut tout perd tout).

Nous préférons :

Trop golut, s'escanèt,
(Trop goulu, il s'étrangla !)

et nous aimons aussi cette variante :

Cal pas trop sarrar l'endiala,
(Il ne faut pas trop serrer l'anguille !)

Si vols guardar un bon amic no el cansis (pas)
(Si tu veux garder un bon ami, ne le fatigue pas !)

Nous disons du « *cansaire* », de celui qui abuse vraiment et ne connaît pas la mesure :

Alassaria Nòstre-Senhe,
(Il découragerait Notre-Seigneur !),

ou encore de celui qui, par sa lenteur, énerve ses meilleurs amis :

Es la mort dels mils,
(C'est la mort des maïs).

Nous serions bien embarrassés s'il nous fallait expliquer cette référence au maïs. C'est plus difficile que lorsqu'il s'agit de la mort de Turenne.

Val maes giny que força.
(Mieux vaut ingéniosité que force !)

Nous préférons de beaucoup notre tournure plus imagée, plus vive :

Vail mai un pichon degordit qu'un grand estabosit !
(Mieux vaut un petit dégourdi qu'un grand benêt !)

Mes val esser peti amo que grand mosso
(Mieux vaut être petit maître que grand serviteur).

Nous partons d'une expression toute semblable :

Val mai èsse pichon mètstre que grand vailet,

qui a exactement le même sens, et nous ajoutons souvent, pour bien marquer la différence, comme s'il en était besoin :

Un vailet es totjorn un sofrènt ;
(Un valet est toujours un pauvre bougre, un souffre-douleur.)

Gelat com un « pintre »,
(Gelé comme un peintre).

C'est « *gus* », misérable, absolument sans ressources que nous

employons quand nous voulons insister sur l'état d'extrême misère, mais c'est également au peintre que nous nous référons :

Es gus coma un pintre = es un pintre gus.

(Il est gueux comme un peintre, c'est un peintre gueux) ;

mais nous retardons un peu. Il n'est plus de peintres gueux depuis qu'ils ont découvert et exploité sans vergogne cette mère nourricière qu'est la peinture abstraite de qualité courante, cette peinture que nos bons bourgeois achètent d'autant plus cher qu'elle est pour eux une énigme, et qu'ils ne l'aiment pas. Ne faut-il pas être de son temps ? Dommage que notre César farfelu soit né sculpteur, car on aurait pu dire de lui que la peinture de César ne doit pas être soupçonnée !

Qui te canyes te floutes

(Qui a des roseaux a des flûtes).

Très imagé est notre équivalent :

Lo que n'a del vièlh fa tindar los escuts.

(Celui qui est riche de toujours fait tinter les écus !) ;

et de celui qui fait beaucoup de dépenses, on dit :

Sab ont lo pòl canta,

(Il sait où le coq chante !),

il sait où se trouve le magot, où se trouve l'argent, en se référant aussi bien à celui qui a l'argent qu'à celui qui en cherche et trouve prêteur.

Se guanyar les garrofes

(Se gagner les caroubes).

Ceci nous rappelle un personnage très pittoresque et un peu suffisant, coiffé d'un grand chapeau, qui, il y a trente ans, parlait « sur » la Loge de Perpignan avec une parfaite et amusante assurance. Les chers Tréteaux, ces comédiens-amateurs de Perpignan, l'appelaient le comte dels Garrofes. En Languedoc, il n'est pas question de « garrofes » ; nous disons plus simplement :

Ganhar lo pauc de la vidòta,

(Gagner sa petite vie),

et parfois aussi :

Ganhar lo pauc de la vidassa,

(Gagner le peu de cette garce de vie !),

selon le degré de la misère, relative ou totale. Ah, ces suffixes !

Son histories de la vora del foc

(Ce sont des histoires des bords du feu !)

Cela devient, en pays d'Aude :

Son contes de Bernat mon oncle,

(Ce sont des contes de Bernard mon oncle !)

autrement dit : des histoires à dormir debout. Pauvre Bernat, d'ailleurs ,perpétuel simpleton de nos proverbes occitans et qui descend en droite ligne des simpletons des fabliaux du Moyen-Age.

No hi trencara cap calça de vellut.

(Il n'y usera aucune culotte de velours !)

Très joli dicton. Nous explorons un peu plus le terrain, mais avec autant de pittoresque :

Cal mudar,

(Il faut déménager !)

Les gagés considéreraient la chose comme une inéluctable nécessité, comme une coutume à laquelle il fallait se plier, même si on n'en avait pas grande envie, même si le patron était bon. Et celui-ci de dire alors en parlant de ces gagés :

An los forcelons al tiol !

(Ils ont les frelons au cul !)

de même qu'il disait d'un de ses gagés qui se soulageait un peu ou qui avait tendance à trop rester au coin du feu :

Li vendrà un bastet al tiol !

(Il lui viendra un durillon au cul !)

No se l'emportara el vent.

(Le vent ne l'emportera pas !)

Nous sommes plus terre-à-terre, plus verts dans notre façon de dire la même chose :

Cagara pas pel pèd.

(Les bases sont solides),

pour parler déceamment.

Sembla al fill d'en roba-gallines.

(Il ressemble au fils de Vole-poules !).

Nous avons aussi « *pana-polas* » dans nos villages ; mais c'est « *pel hangost* » qui incarne chez nous le jeune « *noi* » (gitan), fils du « *cara brut* » (mal lavé), chevalier de la canne !

Ten temps de rosegar un pinyol d'oliva

(Il a le temps de ronger un noyau d'olive !).

Dans un cas semblable, nous disons souvent :

Si languisse, tusta-te suls dets,

(Si tu languis, tape-toi sur les doigts !),

et nous conseillons même :

Pòdes passar lo chapelet !

(Tu peux dire le chapelet !)

Llarg com la quaresma.

(Long comme le carême !)

Par assimilation à ces jeûnes interminables des carêmes d'autrefois au début desquels on accrochait la poêle avec la ferme intention de ne plus y toucher de quarante jours, on disait chez nous :

Long coma un jorn sens pan!
(Long comme un jour sans pain!)

La référence au carême est bonne, car on faisait jadis pénitence en ce temps-là. Ah! la soupe à l'ail et quelques figues sèches des moines de St-Michel-de-Cuxa à cette époque de l'année, tout au long de leur double carême!

Ni palla ni pòls.
(Ni paille ni poussière),

devient chez nous :

Riga-raga res!

(Rigoureusement rien!);

et pour serrer de très près l'interprétation de M. l'abbé Cazes :

Una gota d'oli lo resseguiria de pertot,

(Une goutte d'huile glisserait partout sur lui),

ou encore :

I manjariats pel sol,

(Vous y mangeriez par terre),

tellement tout est propre dans ce logis!

El capella no es recorda d'haver estat escola.

(Le curé ne se souvient plus d'avoir été enfant de chœur!)

Pourtant, on dit du curé comme du laïc qui ont bien travaillé :

An manjat de candèla,

(Ils ont mangé de la chandelle!),

lointain souvenir du temps où l'« escolan » peinait sur les livres à la lueur de la chandelle.

(à suivre)

Roger Nègre.



